

Séance du 28 février 2022

Ère Meiji une révolution politique, économique et esthétique

Jean-Max ROBIN

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Meiji, Edo, Shogunat, Mutsuhito, Daimyos, Samurais, Constitution japonaise, Hokusai, Hiroshige, Yo-Ga, Nihonga, Japonisme, Ukiyo-e

RÉSUMÉ

Après avoir recherché les causes de la Révolution Meiji, exemple exceptionnel dans l'histoire du monde, les différents éléments politiques, économiques et sociétaux de ce bouleversement sont présentés. Le dernier point concerne les aspects esthétiques de cette révolution, qui sont à double sens : imitation de l'Occident d'un côté, mais aussi fascination de l'Occident par l'art japonais de l'autre.

Le Japon, pays situé à l'extrémité orientale du continent asiatique, d'à peine 380.000 km², a mis plus de 10 siècles à réaliser son unité, mais a su occuper une place de tout premier rang dans l'histoire du monde. Les 44 années (de 1868 à 1912) de ce que les japonais appellent l'ère Meiji, ou encore « le gouvernement éclairé », et qui correspondent au règne de l'empereur Mutsuhito, sont une période phare de son histoire ; elles vont en effet faire basculer le pays du Soleil Levant d'une société médiévale, hermétiquement refermée sur elle-même, à celle d'une nation ouverte sur le monde et siégeant parmi les grandes puissances. C'est un exemple de transformation réussie d'un pays, unique dans l'histoire.

Les changements introduits au Japon au cours de l'ère Meiji sont authentiquement révolutionnaires, mais à la différence des révolutions européennes, et spécialement de la Révolution française, cette révolution ne s'est pas faite par le bas. Elle n'a rien de commun non plus avec la révolution chinoise, où les idées républicaines ne surviendront qu'après plusieurs dizaines d'années de chaos politique et de mise en coupe réglée du pays par les puissances étrangères. Rien à voir non plus avec les révolutions asiatiques du XX^{ème} siècle, liées au nationalisme et en réaction à la domination coloniale. Au Japon, c'est un petit noyau d'hommes jeunes, issus de l'aristocratie, qui vont réussir le double exploit d'éliminer l'ancien pouvoir shogunal sans effusion de sang, mais aussi sans intervention de la nation. C'est une révolution venue d'en haut. Ceux qui l'animèrent, n'oublièrent pas l'habitude séculaire de l'imitation de tout ce qui venait de Chine. Ils comprirent très vite que le meilleur moyen de résister à l'occident était d'occidentaliser leur pays. Pour « expulser les barbares » puisque tel était leur slogan, l'isolationnisme ne serait d'aucun secours. Seule, l'acquisition des techniques occidentales qui déboucheraient sur la puissance militaire, permettrait de chasser les étrangers. Mais ces

transformations radicales, si elles nécessitaient d'éliminer les Tokugawa, se feraient dans le respect et le dévouement à l'empereur, c'est-à-dire en respectant la tradition.

1. Les causes de la révolution Meiji

1.1. Causes profondes :

Le shogunat Tokugawa s'était établi sur le Japon après la victoire de Sekigahara du 21 octobre 1600, inaugurant la période Edo qui se maintiendra jusqu'en 1868, soit plus de deux siècles et demi. Cette très longue période est caractérisée par deux éléments essentiels : hiérarchisation rigoureuse et immuable de la société et isolationnisme rigide du territoire.

La société est divisée en deux groupes inégaux sortes de castes parfaitement étanches : 90% de roturiers (paysans, artisans et marchands, et tout en bas de l'échelle les « Eta » c'est-à-dire les rônins, geishas, artistes et autres individus déclassés) et 10% de nobles ou « bushis », comprenant les Samourais¹, caste militaire pléthorique et couteuse et les Daimyos, classe aristocratique dirigeante. Samourais et Daimyos sont aux ordres du Shogun qui siège à Edo et dispose d'un pouvoir absolu. L'empereur, la cour, et la maison impériale résident à Kyoto. Largement rétribués, ils sont relégués aux seules fonctions représentatives et sacerdotales. La gouvernance du pays est confiée à une administration bureaucratique recrutée presque exclusivement au sein des classes dirigeantes.

Ajoutons que les Tokugawa avaient su habilement encourager la diffusion du confucianisme et du shintoïsme², ancrant dans la population japonaise les valeurs d'obéissance et de soumission à l'autorité.

L'autre caractéristique de cette période Edo est l'isolationnisme. Après l'expulsion des Jésuites³, et les terribles persécutions des chrétiens⁴, le pays a fermé rigoureusement ses frontières. Même les sujets japonais établis à l'extérieur ne sont plus autorisés à regagner la mère patrie. Seul contact avec le reste du monde, le port de Nagasaki, où les navires hollandais ont l'autorisation de commercer, sous haute surveillance. Cette soupape de sécurité permettra cependant la poursuite d'échanges commerciaux avec l'occident, et surtout les séjours à l'extérieur du Japon d'une élite cultivée qui deviendra le ferment des « révolutionnaires » de l'ère Meiji. Cette poignée d'hommes, issue de la bourgeoisie urbaine cultivée va se plonger dans tous les ouvrages venus d'Europe. Devenus experts de toutes les spécialités occidentales, ils constitueront un corps de techniciens de grande valeur et joueront un rôle clé au cours de l'ère Meiji, lorsque les nouveaux dirigeants du pays feront appel à eux.

Terminons ce rapide panorama de la période Edo en soulignant les aspects positifs du shogunat. L'unification du pays et sa solide administration apporteront deux siècles de paix, intérieure et extérieure, et la réalisation d'un vaste marché intérieur protégé, favorisant la classe marchande. Fortement enrichie, elle va revendiquer une plus juste place dans la société.

¹ Les samourais assuraient la sécurité du pays et étaient soumis à un code d'honneur très strict, le « bushido ».

² Les prêtres du Shinto affirmèrent bientôt la supériorité de leur religion sur le bouddhisme, religion importée, et contribuèrent à l'éveil de la conscience nationale.

³ « *Le jésuite Juan Batista Ramos et la communauté chrétienne de Nagasaki pendant la persécution chrétienne des shoguns Tokugawa* ». Histoire et missions chrétiennes 2009/3, n° 11, p 109-130

⁴ Clotilde Jaquelard « *Une catastrophe glorieuse : le martyre des premiers chrétiens du Japon, Nagasaki 1597* », e-Spania 12, 2011. [https:// openedition.org/ e-spania/ 2008](https://openedition.org/e-spania/2008).

Autre élément favorable, la sécurité et les progrès techniques qui vont permettre le développement de l'agriculture, mais aussi l'urbanisation. Ainsi, la ville d'Edo (future Tokyo) atteint-elle un million d'habitants et devient-elle la ville la plus peuplée du monde. Enfin, le shogunat s'investit dans une large diffusion de l'enseignement, et dans un encouragement culturel majeur ; la période Edo restera un des âges d'or de l'art japonais.

Cependant l'édifice se fissure de toutes parts au XIX^{ème} siècle ; sclérose des institutions, archaïsme de la société, malthusianisme, défense nationale obsolète ; la confrontation avec l'occident va entraîner l'écroulement de l'édifice.

1.2. Causes directes de la révolution Meiji :

Vers la fin du XVIII^{ème} siècle, les Russes atteignent le Pacifique, et tentent d'établir des contacts avec les Japonais. Ils sont suivis par les Anglais et surtout par les Américains, dont l'économie montante a plus que quiconque besoin de l'ouverture des ports japonais. Mais, ces Américains sont bien conscients que le Japon n'y souscrira pas de son plein gré. Ils vont tenter leur chance en juillet 1853, avec le commodore Matthew Perry demandant au Shogun l'établissement de relations commerciales avec son pays. Son arrivée dans la baie de Tokyo, à la tête d'une escadre ne va pas passer inaperçue. La taille des bâtiments et la puissance des canons vont fortement impressionner les populations et surtout les dirigeants du pays. La situation est suffisamment grave pour que le Shogun en réfère à l'Empereur, démarche exceptionnelle, inutilisée depuis des siècles. Déconnecté des réalités, celui-ci ordonne l'éviction des étrangers, ce que le Shogun est dans l'impossibilité d'appliquer. Il se résout à signer la convention de Kanagawa, le 31 mars 1854, avec l'amiral Perry.⁵ D'autres conventions seront établies ensuite du même type avec les autres puissances occidentales, qui seront qualifiées de « traités inégaux ».

Le traité de Kanagawa annonce le glas du shogunat quatorze ans plus tard. Et la tentative désordonnée de modernisation de l'armée dans l'urgence, est mal accueillie par la population. Le Shogun est convoqué à la cour de Kyoto, évènement impensable jusqu'ici. Autre coup de théâtre, le « Grand Ancien »⁶, celui qui a signé les traités avec les Américains est assassiné par une faction dissidente Tokugawa, qui prend la tête d'un mouvement d'opposition, alors que d'autres opposants assassinent un marchand anglais près de Yokohama. De surcroît, des éléments incontrôlés tirent sur une flotte européenne dans le détroit de Shimonoseki (juillet 1863)⁷. Peu après, la même année (15 / 17 Août 1863), en représailles d'une autre attaque, la Royal Navy bombarde la ville de Kagoshima. C'est l'étincelle de la révolte : certains samouraïs ambitieux et surtout de jeunes daimyos d'humbles origines, mais possédant de larges ressources financières, vont s'allier et donner le coup de grâce au shogunat. Les armées du Shogun, malgré l'appui des daimyos du nord, essuient deux défaites sans appel. C'est la guerre du Boshin qui mobilisa 120 000 hommes et fit près de 3 500 morts.

⁵ La convention prévoyait la liberté de commerce pour les marchands étrangers, l'établissement de comptoirs à Yokohama et à Hyōgo (Kobe) qui vont vite devenir des concessions florissantes. Autre disposition, le principe d'extraterritorialité, permettant aux étrangers d'être jugés par leurs propres tribunaux et leurs propres lois. Enfin, était prévue l'installation d'un consul américain à Shimoda.

⁶ Le Grand Ancien est en quelque sorte le premier ministre du shogun et avait signé les traités en son nom.

⁷ Ceux-ci déboucheront sur le bombardement de la ville de Shimonoseki en juillet 1864.

Le 3 janvier 1868, les jeunes révolutionnaires décrètent la fin du shogunat ainsi que la restauration du pouvoir impérial. Le jeune Empereur Mutsuhito, âgé de 15 ans, qui a succédé à son père tout juste un an auparavant, va inaugurer la nouvelle ère, appelée aussi « la Restauration Meiji ».

2. « Le Japon à l'école de l'Occident »

2.1. Mise en place du nouveau pouvoir

Le shogunat disparu, l'organisation du gouvernement se révéla complexe. Les hommes accédant à la direction du pays étaient peu nombreux, et n'avaient aucune expérience, ni plan précis. Et pourtant, ces jeunes hommes, qui avaient entre 27 et 40 ans, possédaient un sens politique aigu, où le talent s'alliait à l'habileté manœuvrière, mélange d'autorité et de sens du compromis.⁸ Ils affirmèrent d'emblée la légitimité impériale, symbolisée par le départ de l'empereur de Kyoto et son installation, en mars 1869, à Edo qui prend le nom de Tokyo.

Mutsuhito promulgue la charte des cinq articles dont les points principaux font référence à la mise en place d'assemblées délibérantes et à une réforme administrative, ainsi qu'à la rédaction d'une Constitution. Mais, si les premières propositions vont assez rapidement être appliquées, la mise en place d'une Constitution ne verra le jour que le 11 février 1889, vingt ans après le début de l'ère Meiji. Nous y reviendrons.

2.2. Les grandes réformes :

Les premières réformes sont administratives : le rétablissement des charges et offices, pour donner corps à la restauration impériale, est une réforme mineure, les titres étant purement honorifiques. Et dans le même ordre, une hiérarchie nobiliaire voit le jour, calquée sur les titres de la noblesse anglaise, avec princes, marquis, comtes et barons. Cette réforme réalise en fait une fusion entre l'ancienne noblesse féodale et les hauts fonctionnaires de la cour impériale, nouvellement promus. L'autre réforme, elle, fondamentale, est la suppression des fiefs féodaux mis en place sept siècles plus tôt, et remplacés par des préfectures, redécoupées rationnellement, dirigées par de hauts fonctionnaires et directement contrôlées par le pouvoir central. Volonté donc de créer un état moderne, efficace et cohérent.

Deuxième réforme majeure, l'éducation, dont les jeunes dirigeants avaient bien compris le rôle essentiel, pour rattraper l'Occident et moderniser le pays. Par chance, le legs de l'ère Edo restait important et fournira une base solide au nouveau système. Les premières transformations concernent la création d'un ministère de l'Éducation et le découpage du pays en académies, mais surtout le principe d'une scolarisation universelle à trois cycles : primaire, secondaire, supérieur, avec création de sept universités. Les résultats seront fulgurants : en 1912, 99% des garçons sont scolarisés, et dix ans plus tard 99% des filles. La scolarité obligatoire est fixée d'emblée à six ans. L'organisation scolaire est très inspirée du modèle français, tandis que la pédagogie se réfère au système américain. Mais très rapidement, les directives ministérielles mettront l'accent sur l'importance des valeurs héritées du shintoïsme et du confucianisme : hiérarchie des relations humaines, principes moraux traditionnels, dévouement à l'État. Au total, cette réforme éducative réussie conditionnera en grande partie la réussite économique

⁸ En dehors de quelques membres aristocratiques Fujiwara, et de princes de la cour de Kyoto, l'essentiel des « révolutionnaires » provenait des Samourais et Daimyos des clans Satsuma, Choshu et à un moindre degré des clans Tosa et Hizen.

japonaise. Mori Arinori, ingénieur naval, diplomate et homme politique remarquable est le père de cette révolution éducative.

Troisième réforme indispensable, celle des armées, si urgente, pour parer à la menace étrangère. Largement approuvée par l'ensemble de la population, elle va devoir d'abord s'attaquer aux privilèges des samouraïs ; or, ceux-ci représentent 6% de la population et possèdent une importante fortune transmise par héritage. Ils ont aussi le monopole du pouvoir militaire et une grande influence politique et intellectuelle. Dès 1869, le pouvoir réduit de moitié les rentes des samouraïs, et les transforment en modestes salaires, et surtout, en 1873, avec l'institution du service militaire universel, ces samouraïs vont perdre leur monopole sur l'armée. Heureusement, la plupart d'entre eux sauront se reconverter et fourniront les cadres des armées, des institutions éducatives et intellectuelles, ou investiront les milieux d'affaires avec de surcroît de brillantes réussites. Néanmoins, les plus conservateurs d'entre eux, n'ayant jamais accepté la direction du pays par des hommes de modeste origine, vont s'engager dans des conflits armés. La révolte la plus grave aura lieu en 1877, mobilisera 40 000 rebelles. C'est ce qu'on appelle la rébellion Satsuma. Elle prendra fin en 1877 après la sanglante bataille de Shiroyama gagnée par les impériaux.⁹

La nouvelle armée japonaise naît ainsi de la volonté farouche de ces nouveaux dirigeants, élevés dès le plus jeune âge dans le respect des traditions militaires, et durablement humiliés par la supériorité des forces occidentales. Ils avaient bien compris que la défense japonaise ne serait pas efficace sans la refonte globale des structures politiques, économiques, sociales et intellectuelles du pays ; leur slogan était : « un pays riche et une armée forte ». La réorganisation de l'armée est donc au cœur de leurs préoccupations. Ils vont faire appel à des conseillers français, puis allemands, qui les aideront à mettre en place ces unités de base de fusiliers, d'une redoutable efficacité, regroupant paysans et samouraïs et commandés par des officiers samouraïs convertis aux idées nouvelles sur le modèle des armées européennes.

Fait important par ailleurs, l'armée impériale jouit d'une indépendance absolue, vis-à-vis des pouvoirs établis, et n'obéit qu'à l'empereur. Enfin, ordre est donné à tout le système éducatif, depuis la plus humble école rurale, de se transformer en un centre d'instruction militaire et en un foyer d'un ardent nationalisme. Si on ajoute à cela l'aptitude remarquable du peuple japonais pour l'organisation et la discipline, rien d'étonnant à ce que cette armée devienne rapidement aussi efficace que les armées européennes et lance le Japon, comme les Européens avant eux, dans l'aventure coloniale. Dès 1876, un protectorat japonais commence à s'installer en Corée, suivi par l'annexion des îles Ryu-Kyu, d'Okinawa et des îles Bonin. Suivront, après la guerre sino-japonaise de 1894, l'annexion complète de la Corée, de Taïwan, et de la péninsule de Liao-Toung. Mais le coup de tonnerre sera la cinglante défaite de la Russie en 1905, après la déroute de Tsushima. Pour la première fois, une nation européenne était vaincue par une nation asiatique. Les traités inégaux, qui avaient d'ailleurs été abrogés dès 1894, paraissaient bien loin. Le Japon entrait dans la cour des grands. On connaît malheureusement la suite. Propulsé dans le peloton de tête des grandes puissances, et ayant largement profité du sanglant conflit de la Grande Guerre, puis de la crise économique de 1929, le Japon va se rendre maître d'une grande partie de l'Extrême Orient et du Pacifique, jusqu'à la catastrophe atomique de 1945.

⁹ Takamori Saïgo et les autres chefs de la rébellion furent décapités par les leurs avant de tomber dans les mains de leurs ennemis ; leurs têtes furent envoyées à Tokyo ; les exécutions se poursuivirent ensuite à Nagasaki.

Quatrièmes réformes : les réformes politiques

Je reviens maintenant à la Charte de 1869, où l'empereur annonçait la mise en place d'une constitution. La date de sa promulgation, le 11 février 1889, au cours d'une cérémonie grandiose, où toute l'assistance avait revêtu des tenues occidentales, en avait été minutieusement choisie : c'était la date anniversaire de l'accession au trône de l'empereur Jimmu, en 660 avant notre ère, vingt-cinq siècles auparavant. Et, ce premier empereur était considéré comme le descendant de la déesse du soleil Amaterasu et du dieu de la mer. L'ancrage dans la tradition était donc bien affirmé. Et s'il avait fallu vingt ans pour que la mise en place de cette constitution se réalise, c'est que l'idée même d'une constitution était totalement étrangère aux traditions nipponnes. Cette constitution, restait globalement très conservatrice, érigeant l'empereur en souverain absolu, possesseur de toutes les terres, chef d'une armée seulement responsable vis-à-vis de lui et incarnant la source et l'origine de l'unité et de la continuité de l'Empire. Avec le conseil privé l'entourant, l'empereur détenait donc la réalité du pouvoir. Pourtant, une Diète, composée de deux chambres (celle des Pairs et celle des Représentants), avait été mise en place et détenait l'initiative des lois. La chambre des Représentants était élue par un collège restreint (400 000 électeurs seulement), et celle des Pairs était nommée par l'empereur. Il y avait donc bien un début de démocratisation, certes encore timide, mais qui évoluera peu à peu. Rappelons que la monarchie ne deviendra constitutionnelle qu'en 1947, et encore sous la pression américaine. Cette Charte annonçait également la suppression du système des classes, en particulier celle des « éta », ces sortes d'intouchables qui étaient réintégrés dans la société.

Par ailleurs, un code civil, réplique du « Code Napoléon », était mis en place. La liberté de presse, le droit de réunion, la liberté de culte étaient institués. Quant au droit pénal, il était largement modernisé.

Les dirigeants Meiji espéraient ainsi que ces transformations assureraient la stabilité politique du régime, comme son soutien populaire, et offrirait à l'opposition une tribune pour s'exprimer pacifiquement. Et surtout, ils pensaient qu'un pays réformé ferait une profonde impression sur les occidentaux. Ces espoirs ne furent pas déçus, avec la suppression des droits d'extraterritorialités, en 1894. Le Japon avait retrouvé son entière liberté douanière, et s'était définitivement affranchi des traités inégaux. En 1919, à la conférence de la paix, il fait partie du Conseil des cinq principaux vainqueurs et y dispose de deux sièges, à l'égal des États-Unis. Et bien évidemment, il entre ensuite à la Société des Nations.

2.3. La révolution économique :

Cette révolution économique, les dirigeants Meiji avaient rapidement compris qu'elle était fondamentale, et elle sera exemplaire. Elle a, tout d'abord, été précédée par une initiative remarquable : la mission Iwakura, où un grand nombre de dirigeants, d'observateurs, et d'étudiants, vont être envoyés pour apprendre les techniques, les législations, et le fonctionnement des pays développés. Douze pays et cent vingt villes seront ainsi visités. Cette mission, doublée de rencontres avec des chefs d'États, des dirigeants d'entreprises, des universitaires, permettra de collecter une moisson d'informations économiques, politiques, et éducatives. Tous les aspects, tant positifs que négatifs des sociétés occidentales, seront analysés méticuleusement, jusqu'au rôle qu'y tiennent les religions. Et, c'est ainsi que le Japon décidera d'ériger le vieux fond shintoïste en religion nationale et reléguera à l'arrière-plan le bouddhisme, ce qui aura l'avantage d'assurer l'identité et l'unité de la nation. En sens inverse, mais dans le même ordre d'idée, les autorités font venir à prix d'or, plus de trois mille spécialistes étrangers chargés de former cadres, techniciens et ouvriers japonais.

Ces préalables étant assurés, le décollage économique sera la résultante de bien d'autres décisions judicieuses : liberté de circulation avec abolition des postes de contrôles internes et des guildes de marchands, conjointement à un investissement dans toutes les infrastructures et les transports¹⁰, mise en place d'une poste efficace et du télégraphe, instauration d'un système bancaire basé sur l'épargne nationale et bannissant toute dette extérieure, enfin réforme fiscale, avec abolition des impôts en nature. Autre point et non des moindres, l'originalité du financement des entreprises : dans un premier temps, l'État investit pour leur création et leur démarrage, puis ces entreprises sont vendues à des groupes privés, à charge pour eux de les développer. Enfin, il ne faut pas oublier un autre élément de cette réussite : l'alliance du bon niveau éducatif de la population et de son imprégnation confucianiste, célébrant la tolérance, le respect de la hiérarchie, et la motivation dans le travail, sans compter l'acceptation du faible niveau des salaires, spécialement de ceux des femmes.

Ceci dit, le Japon a bénéficié d'autres éléments favorables, comme l'augmentation de la production agricole, préalable indispensable à l'industrialisation et de l'excédent commercial résultant d'une maladie du ver à soie en Europe, induisant une forte demande de soie japonaise. Et le nouveau procédé de moulinage de la soie va la rendre encore plus compétitive.

Un homme personnifie cette politique, Matsukata Masayochi, tantôt premier ministre, tantôt ministre des finances, qui a su allier vision à long terme et pragmatisme, commençant par développer l'industrie légère et textile, pour aborder l'industrie lourde et la construction navale, seulement dans un second temps.

Toujours est-il qu'en quarante ans, le Japon devient une grande puissance économique mondiale, sur le mode, il faut le souligner, d'un capitalisme triomphant, avec en particulier la constitution de groupes industriels et financiers colossaux, aux profits gigantesques. Citons les plus importants : Mitsui, Mitsubishi, Shibusawa, Sumitomo et Yasuda, qui restent encore aujourd'hui de formidables multinationales.

2.4. Transformation de la société

Corollaire de tous ces bouleversements, la transformation de la société : le développement industriel a entraîné en premier lieu un exode rural, en raison des besoins massifs de main-d'œuvre, ce qui est à l'origine de la disparition de plus de huit mille villages, mais aussi de la paupérisation d'une partie des paysans, et du déclenchement de plusieurs révoltes dont la plus connue est celle de Chichibu, en 1884. Dans le même temps, un prolétariat ouvrier prolifère à la périphérie des grandes villes, reproduisant, hélas, un scénario qui s'était mis en place dans les grandes cités occidentales. En revanche, la richesse s'accroît chez les paysans aisés, propriétaires, et surtout une classe bourgeoise nombreuse engrange les bénéfices de la croissance du pays. C'est elle qui va adopter la mode à l'occidentale : vêtements, coiffure, maquillage. Mais la cour impériale n'est pas en reste dans ces représentations mimétiques de l'Occident.

On constate également un engouement très marqué pour la danse, la littérature et, par-dessus tout, la musique classique occidentale. Il est ainsi surprenant de constater que celle-ci figure dans l'enseignement obligatoire des écoles. Et, il n'est pas étonnant que le Japon soit devenu une pépinière de musiciens classiques, se produisant sur les scènes

¹⁰ Première ligne de chemin de fer en 1872, et réseau dans l'ensemble du pays en 1900, et construction d'un réseau routier moderne, inexistant en 1868, en dépit d'un relief défavorable.

du monde entier. On peut ajouter que le cinéma va lui aussi se hisser très tôt dans les tout premiers rangs mondiaux.

Si on adjoint à ce panorama les transformations du paysage urbain, la motorisation des transports, la modernisation des commerces, on se rend compte qu'en moins de cinquante ans le Japon a accompli ce que l'Occident avait mis plusieurs siècles à réaliser.

Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que ce pays a su s'adapter aux principes démocratiques occidentaux et aux modes de production capitaliste, sans renier ses propres valeurs, et sans l'acculturation qui accompagne bien souvent le développement économique. Au Japon, tradition et valeurs ancestrales font bon ménage avec la modernité.

3. La Révolution Esthétique

Contrairement aux transformations que nous venons d'évoquer, l'Art a été l'objet d'un double enjeu, à la fois tentative d'imitation de l'Occident, mais aussi fascination par l'Occident de cet art japonais si merveilleusement subtil.

3.1. L'imitation de l'Occident.

L'institutionnalisation de l'art, pratique totalement inconnue au Japon, va, à l'image des transformations que nous venons de voir, se traduire par un enseignement officiel artistique avec des écoles des Beaux-arts¹¹, calquées sur celles de l'Occident. Il en est de même de la valorisation du patrimoine artistique, avec répertorisation, restauration et classement au trésor national. Cette politique va naturellement déboucher sur la création de musées, qui vont devenir de plus en plus riches et nombreux. Cette politique n'était en fait pas dénuée d'arrière-pensées ; elle avait pour but le renforcement de l'identité japonaise, et l'affirmation du haut degré de l'art et de la culture japonaises.

Cette position n'allait pas de soi et n'était pas au goût des autorités occidentales. Celles-ci avaient en effet considéré, au départ, que certaines catégories artistiques japonaises comme l'estampe, la calligraphie et même la sculpture ne pouvaient être classées parmi les Beaux-arts, mais plutôt comme un art décoratif. Au final pourtant, le succès de cet art japonais, lors des grandes expositions internationales de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle, s'avèrera particulièrement éclatant.

D'un autre côté, l'attrait de l'art occidental sur les mouvements artistiques japonais a été très marqué, et nombre d'artistes sont venus s'immerger dans le creuset de l'éblouissante École de Paris,¹² intégrant à leur art à la fois des éléments techniques, comme la peinture à l'huile ou l'aquarelle, mais aussi des conceptions plus générales, comme la perspective, le sens de l'espace, la représentation naturaliste et réaliste.¹³

Ainsi naîtra une École japonaise « occidentalisée » qui prendra le nom de Yo-Ga (la peinture occidentale).

Cet art Yo-Ga est représenté par nombre d'artistes de talent comme Takeji, Wada ou Hisashi, mais dont le chef de file est incontestablement Seiki Kuroda. Son œuvre a suscité au Japon de violentes critiques, en particulier pour ses tableaux de nus. Ce genre

¹¹ Première école des Beaux-arts de Tokyo, en 1876, ayant pour but « l'application au savoir-faire traditionnel des techniques modernes de l'Europe »

¹² L'Allemagne et l'Italie ont également constitué des lieux importants de séjour de nombre de peintres japonais.

¹³ Une certaine connaissance de l'art occidental existait déjà au Japon depuis plusieurs siècles, mais elle était restée marginale jusqu'à l'ère Meiji.

totale­ment inconnu au Japon y a fait scandale. Kuroda, qui se considérait comme un peintre avant-gardiste, avait intégré dans son art naturalisme et impressionnisme. Il avait trouvé en Emmanuel Tronquois, un universitaire français, immense connaisseur du Japon, un allié incondi­tionnel. Résidant pendant de nombreuses années au Japon, en maîtrisant parfaitement la langue, ses travaux sur l'art japonais étaient devenus des références. Et, c'est lui qui transforma le regard de nombre d'amateurs européens sur l'art japonais. Voici ce qu'il écrivait en 1909 « Entre tous les signes de la révolution qui s'accomplit actuelle­ment au Japon, un des plus intéressants, tant intrinsèquement que comme preuve de l'universalité de cette révolution, est le mouvement qui emporte nombre d'artistes vers les idées et les méthodes de l'art européen »¹⁴

Mais il est bien évident, que l'art traditionnel japonais, pétri par tant de siècles, et consubstantiel de l'âme japonaise, a vivement réagi contre cet engouement pour une culture étrangère. D'où une violente réaction, et la naissance de ce qu'on a appelé le mouvement Nihonga. Le peintre Orakura Kakuso et l'universitaire américain Ernest Fenollosa¹⁵ vont en être les théoriciens, prônant l'utilisation des pigments naturels, de l'encre noire pour souligner les contours, demandant le maintien du papier ou de la soie comme support, préférant le flou et le contraste à l'exactitude et au clair-obscur.

Cependant, peu à peu, un « syncrétisme » avec la peinture occidentale se mettra en place, et surtout, nombre d'artistes créeront des œuvres originales, comme Kawanabe Kyô­sai, à la fois provocateur, satirique, et iconoclaste, tout en restant fidèle à la culture japonaise ancestrale. Il en est de même avec le genre Yôkai utilisant le thème du fantastique aussi bien en peinture qu'en sculpture.

Sans oublier l'estampe, genre immémorial, illustré par Yoshitoshi. Enfin, les autres genres traditionnels, céramiques, cloisonnés, peintures et broderies sur soie, sculptures sur métal, connaissent un renouveau remarquable.

Cette effervescence artistique exceptionnelle va susciter un formidable engouement en Occident, à la fois du grand public, mais surtout des artistes occidentaux pour tout ce qui concerne le Japon.

C'est ce qu'on va appeler le Japonisme, terme que l'on doit à Philippe Burty, critique et collectionneur d'art au début des années 1870.

3.2. Le Japonisme

Nous en venons maintenant au deuxième aspect de cette révolution esthétique : le Japonisme ou la fascination occidentale pour le Japon :

Malgré la fermeture du Japon durant l'époque Tokugawa, l'Occident continuait à importer de magnifiques porcelaines. On prétend même que des estampes d'Hokusai leur auraient servi de papier d'emballage et seraient parvenues chez des amateurs d'art, dès la fin du XVIII^{ème} siècle.

Mais c'est bien sûr, après l'ouverture du pays que l'intérêt pour le Japon va connaître son apogée, favorisée par les nombreux voyages de marchands d'art, d'érudits ou de collectionneurs. Un des plus connus est celui de l'industriel Emile Guimet, en 1876, fondateur du célèbre musée parisien éponyme. Cet enthousiasme va peut-être paraître excessif quand il fait dire à Raymond Isay, le grand critique d'art : « Le Japon a été pour l'Art, l'équivalent de la découverte d'un continent esthétique nouveau ».

¹⁴ Emmanuel Tronquois (1855-1918), un pionnier sur l'art japonais. Christophe Marquet / Tokyo-EBISU-2002.

¹⁵ Ernest Fenollosa (1853/ 1908) Professeur à l'Université de Harvard / directeur du musée impérial de Tokyo en 1888 / éminent spécialiste de l'art japonais.

Ceci dit, il faut bien distinguer dans cet emballement pour le japonisme deux choses :

D'une part, les productions d'articles en série, à effet de mode, qui viendront décorer les intérieurs petits bourgeois de l'époque. Ces porcelaines, ces meubles et tissus, auront surtout pour le Japon l'intérêt de stimuler ses exportations. C'est dont se moquait Chamfleury quand il parlait des « japonaiseries ».

D'autre part, et c'est là l'important, les grands créateurs européens et américains, vont découvrir l'art japonais à travers les œuvres d'Hokusai, d'Hiroshige, et d'Utamaro, et cette approche participera de manière décisive à la naissance de l'art moderne. Il n'est évidemment pas question de détailler ici les rapports entre Japon et art occidental. J'en donnerai juste un aperçu.

Van Gogh par exemple, initié très tôt à l'art de l'estampe (en japonais l'Ukiyo-e, « image du monde flottant »), peuplera ses tableaux de références japonaises, comme dans « Averse sur le grand Pont », ou « Pins au coucher du soleil » quasi-reproductions de Hiroshige. De même, ses chefs-d'œuvre arlésiens de 1888, resteront imprégnés de la vigueur et de la légèreté japonaise. Quant au portrait du Père Tanguy, surgissant littéralement de la toile sur un fond tapissé d'estampes japonaises il affirme avec force la référence japonaise.

James Whistler, avait, lui aussi, réussi cette synthèse. Dans « Variations en violet et en vert », reprenant le format vertical de l'estampe japonaise, il souligne l'importance du vide et du fluide, en donnant une place prédominante à l'étendue laiteuse du fleuve, effet impressionniste s'il en est, mais procédé classique de l'estampe japonaise. Dans d'autres œuvres, Whistler emprunte au Japon l'effet décoratif, l'or des paravents, le raffinement des tissus, la langueur et la beauté irréelle des personnages. Mais, il faudrait parler de bien d'autres artistes, influencés par le Japon : Mary Cassatt, William Chase, Pierre Bonnard et Claude Monet lequel a réinterprété « La grande vague » d'Hokusai, sans oublier Toulouse Lautrec, fervent admirateur de l'art japonais, ou encore Paul Gauguin, et Maurice Denis.

Ce déferlement japonais a également intéressé les arts décoratifs, la céramique, la porcelaine, le verre, mais aussi la littérature avec Pierre Loti et « Madame Chrysanthème ». Baudelaire, Mallarmé, Victor Hugo y ont trouvé de leur côté des sources d'inspiration importantes. La musique n'y a pas été insensible : certaines partitions de Saint-Saëns en sont imprégnées, et l'opéra de Puccini, Madame Butterfly, connaît toujours un succès planétaire. L'opérette anglaise The Mikado d'Artur Sullivan a aussi connu des heures de gloire, plus éphémères, il est vrai. Et, il n'est pas jusqu'à l'art des jardins qui n'ait été influencé par le Japon.

L'ère Meiji peut donc bien être considérée comme une révolution dans tous les sens du terme. Elle témoigne des deux principes fondamentaux qui ont structuré l'histoire plurimillénaire du Japon : une adaptabilité et une résilience exceptionnelle, dont l'ère Meiji en est un exemple, mais qui permettront aussi à ce pays, dévasté en 1945, de devenir la deuxième puissance économique du monde dans les années 1970. Et par ailleurs, un enracinement dans la tradition, et une sacralisation de l'État où, comme le dit Michel Vie, « la morale de l'État au Japon s'inscrit dans un présent éternel et vise le consensus ».

BIBLIOGRAPHIE

S. Makariou et N. Khalili : MEIJI, Splendeurs du Japon Impérial. Liénart Editions, Paris 2018.

Dictionnaire historique du Japon : Tokyo Maison Franco-japonaise, 1995.

Edwin O. Reichauer : Histoire du Japon et des Japonais : Tome 1 : Des origines à 1945
/ Tome 2 : De 1945 à nos jours Editions Points, 25 bd Romain Rolland Paris 14.

Michel Vie : Le Japon Contemporain. coll. Que sais-je, PUF,1991.

Vadim et Danielle Eliseeff : La civilisation japonaise. Ed Arthaud, 1987.

Vadim et Danielle Eliseeff : Histoire du Japon. Ed du Fanal, 1989.